

Introduction

Philippe CORCUFF, Christian LE BART et François de SINGLY

Les textes que l'on s'apprête à lire sont issus du colloque qui s'est tenu du 14 au 21 juin 2008 à Cerisy. Le titre en était : « Individualisme contemporain et individualités : regards des sciences sociales et de la philosophie ». Le cadre, à la fois prestigieux et champêtre, du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, a-t-il rejailli sur la qualité des débats ? Au lecteur de le dire. Contentons-nous ici de noter le jubilatoire paradoxe que constitue le fait d'avoir choisi le château de Cerisy et son ambiance communautaire comme cadre d'une réflexion sur l'individu, l'individualisme, l'individualisation. Comme si les spécialistes de l'individu s'étaient donnés rendez-vous et avaient décidé, le plus sérieusement du monde, de faire groupe pour apporter leur pierre (collective) à la réflexion.

Tribulations de l'individu académique à Cerisy

Le paradoxe est d'autant plus savoureux que le monde universitaire est sans doute, plus que n'importe quel autre, ordinairement travaillé par « l'individualisme » (entendu au sens ordinaire) : les carrières y sont strictement individuelles (diplômes, concours, évaluations), le rapport au travail est très individualisé (solitude de l'enseignant face aux étudiants ou du chercheur face à l'écran d'ordinateur, gestion personnelle de l'agenda, signature personnalisée...), et le narcissisme trouve sans doute plus qu'ailleurs un terrain favorable à son épanouissement (publications, mandarinat, médiatisation...). Tout ceci pour dire que les universitaires ne sont sans doute pas les moins bien placés pour diagnostiquer l'avènement d'une société dans laquelle, pour reprendre l'expression de Vincent de Gaulejac et Isabel Taboada Léonetti, « la lutte des places » individualisée aurait pris davantage d'espace par rapport aux formes plus collectives de la lutte des classes¹. L'ordinaire de la vie scientifique ne remet pas en cause l'hyper-individualisme de ce milieu professionnel : les publications collectives sont plus souvent collages de monologues que véritables dialogues, et les colloques sont rarement à la hauteur de leur ambition cumulative. Chacun y joue sa partition, et puis s'en

1. Voir V. DE GAULEJAC et I. Taboada LÉONETTI, en collaboration avec F. BLONDEL et D.-M. BOULLIER, *La lutte des places. Insertion et désinsertion*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Sociologie clinique », 1994.

va. Quel universitaire peut aujourd'hui s'offrir le luxe de s'abandonner deux à trois jours aux charmes d'une entreprise *collective*?

Le rappel de ces évidences n'a d'autre intérêt que de permettre de souligner l'exceptionnalité du dispositif « Cerisy ». Il s'inscrit en double rupture avec l'ordinaire de la condition universitaire et l'ordinaire de la vie sociale. On vise moins ici le confort de ce que l'on n'ose appeler la « vie de château » (encore que...) que le simple fait de fabriquer, pour une semaine complète, ce qui s'apparente à une communauté. Le terme est bien sûr excessif si on le réfère aux définitions strictes qu'en propose la sociologie. On peut lui préférer celui de société, peu importe ici. Compte avant tout la mise en place des conditions de possibilité d'une réflexion authentiquement collective, irréductible donc à la juxtaposition des contributions individuelles. Et c'est là que l'effet « Cerisy » s'observe : les repas pris en commun, les parties de pétanque ou de ping-pong, les promenades dans le parc, les échanges post-dinatoires au salon ou, championnat d'Europe de football oblige, à la salle de télévision, les conversations informelles, tout concourt à une sorte d'apesanteur académique qui s'inscrit en rupture avec l'ordinaire de la vie universitaire. Le simple exercice de la photo de groupe, rituel incontournable à Cerisy, est de ce point de vue riche de signification. Il faudrait, pour idéalement rendre compte de ces ruptures, restituer dans leur intégralité les échanges qui ont ponctué les diverses interventions. En rappelant au passage que le public de Cerisy n'est pas nécessairement un public de spécialistes, qu'une place y est faite pour des questionnements décalés, venant de disciplines ou témoignant de postures autres. En insistant aussi sur les effets d'une « socialisation par frottement » qui, à mesure que la semaine avance, allège les contraintes de rôle et de statut. Il serait naïf de croire qu'il suffit de transporter *l'homo academicus* aux champs pour que l'habitus dont il est porteur fonde comme neige au soleil. L'universitaire à Cerisy n'est pas l'individu hors-du-monde de Louis Dumont ! Mais le fonctionnement en cercle fermé, pour ne pas dire en vase clos, permet à coup sûr de neutraliser pour partie la violence symbolique qui trop souvent plombe les échanges académiques. Où d'autre qu'à Cerisy pouvait-on de la sorte espérer voir débattre quelques-uns des sociologues français les plus importants du moment, sous le regard compréhensif de philosophes ?

L'injonction « cerisienne » à faire collectif ne va pas de soi pour les universitaires d'aujourd'hui. Combien furent-ils à demander la clé de leur chambre pour s'entendre dire que la résidence était une maison et non un hôtel ? Depuis quand n'avait-on osé les appeler à déjeuner ou à dîner au son d'une cloche ? Et les chercheurs théoriquement les plus holistes n'étaient pas les moins individualistes en pratique... Mille autres anecdotes, dont seule une ethnographie fine permettrait de rendre compte, pourraient être évoquées dans le même sens. C'est que le lieu fait violence aux individus en leur enjoignant de faire groupe. Individu ou collectif ? On est au cœur de ce qui fut la problématique du colloque.

La sociologie et le spectre de l'individu

L'idée de départ qui l'inspira était la suivante : la profusion de travaux publiés, en France et à l'étranger, sur l'individu, laisse le chercheur en sciences sociales d'aujourd'hui un peu pantois. S'il accepte de prendre cette profusion au sérieux, d'en faire autre chose qu'une mode, et s'il fait l'effort de pénétrer cette production multiple (et, faut-il le dire, hétérogène et inégale), il ne peut qu'être frappé par l'ampleur des ambiguïtés qui la nourrissent. Rien n'est plus faussement fédérateur que « le paradigme de l'individu ». Sous cette bannière trop lâche se déploie une infinité de postures de recherche, sans parler évidemment des diagnostics politiques formulés. L'individu est-il un objet à délimiter ? Un concept à découvrir ou redécouvrir ? Un idéal à construire ? Une dérive à conjurer ? Le champ lexical construit à partir de l'individu inquiète par sa luxuriance : individualisation, individualisation, individualisme, sans parler évidemment des termes concurrents qui ne manqueront jamais de surgir à un moment ou à un autre de la discussion : sujet (subjectivation), personne, acteur, agent... Tous les trois nous formulons l'espoir qu'un détour par différents courants de la philosophie pourrait se révéler fécond, ne serait-ce qu'au titre d'une clarification conceptuelle.

Un premier constat s'impose à la lecture des papiers ci-après. Il serait illusoire de redonner à la philosophie sa fonction législatrice et surplombante d'antan, en attendant d'elle un jeu de définitions définitives. Elle peut fournir aux sociologues des éclairages décalés heuristiques – ce qui est déjà beaucoup – mais pas de « solutions » posées une fois pour toutes indépendamment des travaux d'enquête et des discussions scientifiques. Il serait surtout illusoire d'espérer résoudre des problèmes propres aux sciences sociales avec les seuls instruments fournis par le langage, si subtils soient-ils. En d'autres termes, il est clair que l'appareil conceptuel dont nous disposons pour penser l'individu et l'individualisation a lui-même à voir avec les processus d'individualisation. Banalité que ce rappel à l'ordre sociologique ? Certes, mais il comporte ici une conséquence importante : c'est l'utilité de procéder à une histoire des idées et à une histoire des mots pour se placer en situation de mieux mettre en perspective les outils dont nous disposons pour penser l'individu aujourd'hui. Plus précisément, il nous faut sans cesse revenir à cette période charnière pour le monde occidental que fut la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle : la question de l'individu y fut problématisée de la façon la plus ferme. C'est de là qu'est née la sociologie ; c'est de là que vient le champ lexical dont nous avons hérité pour, aujourd'hui encore, penser l'individu en société. Les points d'appui que nous fournit la tradition sociologique pour ce faire sont aussi des contraintes qui délimitent étroitement le champ du pensable. Pour se contenter d'un exemple, l'individualisme républicain marié à une forte inquiétude, qui nourrissait la pensée durkheimienne face à une modernisation qui semblait menacer « l'intégration sociale » et fragiliser « la solidarité », n'a pas disparu. Il s'exprimait clairement dans l'œuvre de Durkheim et de ses contemporains, il demeure en nous sous la forme d'une tension entre valorisation de la raison individuelle du citoyen et nostalgie communautaire, dont le discours

politique contemporain porte par exemple la trace. D'où l'importance de faire retour sur le contexte de production de ce qui s'est imposé à nous comme la tradition sociologique pour bien mesurer de quelle société cette sociologie était la fille. Rien de plus instructif, par exemple, que le retour sur la rivalité méconnue entre Durkheim et celui qui en fut le contrepoint le plus audacieux, Georges Palante (voir la contribution de Dominique Depenne). La célébration, par ce dernier, de l'individu contre la prépondérance accordée par les durkheimiens au social donne à voir ce que fut (aussi) la sociologie à sa naissance : une tentative contradictoire pour prendre en compte l'individualisme tout en s'efforçant de le conjurer, en affirmant au final la primauté du social, de l'intégration, de la solidarité pour encadrer cet individu plus autonome. Le spectre de l'individu laissé à lui-même a hanté et hante encore la sociologie².

Les théories de l'individu comme outils et comme problèmes

D'une façon générale, les théories de l'individu apparaissent donc terriblement ambivalentes. Elles sont pour partie le support qui permet de penser l'individu ; mais elles font tout autant partie de ce qu'il s'agit de penser. Car l'individu ne s'affirme jamais aussi concrètement, dans les faits et gestes desdits individus, dans les dispositifs institutionnels d'individualisation, qu'à partir du moment où il est fondé en théorie. La force performative de celles-ci (les théories) oblige à une analyse de second degré inconfortable, car elle rappelle à l'intellectuel ou au chercheur qu'il est pris par/dans ce qu'il pense.

Restituer la place des idées dans la production du social place le sociologue dans une position ambivalente. D'un côté, il gagne en légitimité, puisque par exemple la philosophie est comme rapatriée au sein de l'objet à analyser. Elle quitte sa position de surplomb et réintègre le terrain moins idéal des pratiques sociales. Mais ce rappel à l'ordre sociologique ne vaut-il pas aussi pour la sociologie ? Celle de l'individu comme les autres. N'est-elle pas elle aussi une contribution à l'avènement de ce qu'elle décrit ?

On connaît la critique faite à la sociologie de l'individualisation non plus seulement sur la base de sa pertinence intrinsèque mais également à partir de ses fonctions objectives : elle ferait advenir une société d'individus, la description serait prescription. Les succès éditoriaux de cette sociologie qui parle à son lecteur parce qu'elle se situe pour partie à hauteur d'individu doit certes questionner : les livres de sociologie de l'individu apparaissent davantage s'ajuster, au même titre que les livres de psychologie, aux quêtes identitaires des groupes sociaux dotés de capital culturel. Peut-être même contribuent-ils à exacerber les inquiétudes au principe de ces quêtes ? La spirale ainsi enclenchée entre offre et demande est implacable, les chercheurs y sont pris, c'est un fait. Mais on ne peut réduire

2. Comme l'a encore montré la charge pamphlétaire de Louis Pinto en faveur du collectif contre l'individu, dans *Le collectif et l'individuel. Considérations durkheimiennes*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2009. Pinto se place sous les auspices de Durkheim pour faire de l'individu une « notion superflue » (p. 58) et prend pour cible l'organisation même de notre colloque (p. 73-74).

cette sociologie à ses usages sociaux. Si cette sociologie répond à une attente qui parfois (et pour une fois!) déborde du petit monde académique, c'est bien que ces inquiétudes lui préexistent.

Critique de l'individualisme méthodologique

Second constat au terme de cette semaine d'échange : si l'éclairage socio-historique s'avère donc incontournable pour faire progresser la relation entre sociologie de l'individualisation et théories du sujet, il est tout aussi incontournable sur le terrain épistémologique et méthodologique. S'il est un point qui fit largement accord tout au long du colloque, c'est bien le refus de l'individualisme méthodologique en tant que solution miracle pouvant inconditionnellement être mobilisée pour éclairer les phénomènes sociaux. Tout plaide, à l'inverse, pour une critique de l'individualisme méthodologique, appelant une analyse serrée des conditions de production des contextes sociaux pour lesquels cette approche pourra se révéler efficace. Les sociologies de l'individu qui ont intéressé notre colloque sont plutôt *constructivistes* (l'individu et l'individualisme y étant conçus comme des construits socio-historiques) et *relationnalistes* (les individus y étant appréhendés comme travaillés par des configurations diverses de relations sociales, et non comme les unités dont le social serait l'agrégation).

Sauf à plaider pour une vision unique (et finalement bien peu sociologique) du fait social, force est de reconnaître que les conditions anthropologiques de l'avènement d'une société d'individus diffèrent d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un champ social à l'autre. Les idéologies du salut individuel, qu'elles soient religieuses (christianisme), scolaires (performances individuelles à l'école), économique (fortune, propriété, revenus individuels) ou artistique (œuvre imputable à un créateur) participent de la réalisation de ces conditions. Il n'est évidemment pas interdit de voir dans le capitalisme un puissant facteur d'exacerbation ou de systématisation de cette idéologie, et il convient bien sûr d'étudier la façon dont elle s'impose comme idéologie dominante voire hégémonique, jusqu'au sein des univers sociaux *a priori* les mieux protégés. Mais il importe de lui garder son statut anthropologique au sens le plus général : celui d'un possible parmi d'autres (voir les contributions de Claude Calame et de François Flahault). Il a existé, il existe peut-être ailleurs et il existera des systèmes sociaux différents. Ainsi il a existé des sociétés qui n'étaient pas des sociétés d'individus et il pourrait exister des sociétés d'individus non capitalistes.

Changements socio-historiques et déplacements conceptuels

La question importante pour les sociologues d'aujourd'hui n'est donc pas principalement de se confronter une fois de plus aux faiblesses épistémologiques de l'individualisme méthodologique, relativement peu présent dans le secteur des sociologies contemporaines de l'individu. Elle serait plutôt de se demander

pourquoi une sociologie à l'échelle individuelle, selon l'expression de Bernard Lahire³, semble avoir une plus grande pertinence scientifique dans la connaissance des sociétés actuelles, en tout cas occidentales. L'importance prise par la méthode des entretiens, ignorée faut-il le rappeler de Durkheim, est un indice qui va dans le même sens. Un accord large s'est dessiné lors du colloque de Cerisy : on passerait à côté de dimensions importantes de nos sociétés si on n'intégrait pas à l'analyse la subjectivité des acteurs, leur vision du monde, leurs attentes, leurs logiques d'action, leurs intentionnalités tactiques et/ou stratégiques, leurs affects, etc. La sociologie ne s'est pas seulement affinée, le monde social a aussi connu des déplacements.

Par ailleurs, Lahire invite les chercheurs à un principe de précaution méthodologique : ne pas confondre « leur changement de point de vue sur l'objet avec des modifications dans la réalité historique⁴ ». Mais est-ce à dire, pour autant, qu'il n'y a pas du tout de liens, même partiels et non exclusifs, entre outillages des sciences sociales et états historiques des sociétés ? Nous ne le pensons pas. C'est pourtant ce qui conduit Lahire à amalgamer des auteurs (du sociologue Ulrich Beck à l'essayiste Gilles Lipovetsky) à la rigueur scientifique et à la consistance intellectuelle fort variables dans une condamnation généralisée de « propos vagues sur la montée de l'individualisme⁵ ». Nous faisons l'hypothèse pour notre part que les sciences sociales se seraient aussi déplacées en fonction de transformations de leur objet. Même s'il n'y pas ici de correspondances exactes, et si les dynamiques scientifiques et les dynamiques sociales gardent une autonomie relative, et donc des décalages et des différences. Notre point de vue s'efforce d'équilibrer prise en compte de l'autonomie du champ scientifique et insertion socio-historique des conceptualisations sociologiques. D'ailleurs, Lahire reconnaît lui-même que « la plurisocialisation des individus dans des sociétés différenciées est ce qui rend raison de la variation inter-individuelle de leurs comportements sociaux, et notamment de leurs comportements culturels : dans de telles sociétés, deux individus de la même classe sociale, du même sous-groupe social, ou même appartenant à la même famille ont toutes les chances d'avoir une partie de leurs pratiques et de leurs goûts culturels qui diffère, pour n'avoir pas été strictement soumis aux mêmes cadres socialisateurs (participation à des groupes de pairs différents, activités extra-familiales et extra-scolaires différentes, parcours scolaires différents, traitements différents – pour des raisons liées au genre, à la place dans la fratrie, etc. – au sein d'une famille qui n'est jamais une entité invariable, etc.)⁶ ». Et d'ajouter : « Cette plurisocialisation des individus est aussi au principe de leur possible sentiment d'être uniques, originaux et de ne pas fondamentalement dépendre du monde social dans leurs manières (personnelles, intimes, singulières, propres, etc.) de voir, de sentir, de penser et d'agir. La multiplicité des déterminismes et la pluridépendance contribuent ainsi

3. Dans B. LAHIRE, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

4. *Ibid.*, p. 176.

5. *Ibid.*, p. 726.

6. *Ibid.*, p. 737-738.

à l'effacement relatif du sentiment d'être le produit d'un milieu, d'un groupe ou d'une classe⁷. » Ce faisant, il reconnaît des déplacements historiques dans ce qu'il appelle les « sociétés différenciées » – que nous qualifierions également d'« individualistes » – et contribue ainsi aux sociologies contemporaines de l'individualisation, dans leur segment théorique où l'individu est « adossé aux habitudes et aux institutions⁸ ».

Des individus?

Le recours plus fréquent aujourd'hui à une socio-histoire, tant des pratiques sociales que des concepts des sciences sociales, ou à une anthropologie de l'individu renoue avec le texte de Louis Dumont quant à la distinction des sociétés « holistes » et « individualistes⁹ », texte qui lui-même prolonge l'ouvrage fondateur de Tönnies¹⁰ distinguant société communautaire et société « sociétaire ». C'est en observant d'autres formes d'individualisation, et même d'autres formes d'agencement individu-société, que l'on peut progresser dans la connaissance du social. Formulée dans les termes que l'on sait et sur la base d'une opposition entre l'Europe et l'Inde, la comparaison doit être systématisée : entre pays ou plus largement entre aires culturelles, entre périodes de l'histoire, mais aussi, à une échelle plus fine, entre champs sociaux, entre classes sociales, entre genres. L'hégémonie croissante du modèle occidental d'individu tend sans doute à effacer les différences et à nourrir l'illusion occidentalocentrée d'une définition unique et universelle de l'individu. Raison de plus pour systématiser la démarche socio-historique, qui fournit des outils à même de se défaire de cette illusion grossière¹¹.

Aussi faut-il saluer les efforts des intervenants à ce colloque pour décentrer la perspective, au fil de détours géographiques (le Japon avec Emmanuel Lozerand, l'Amérique du Sud avec Danilo Martuccelli), sectoriels (le monde de l'art avec Nathalie Heinich, le monde du travail avec Danièle Linhart ou Vincent de Gaulejac, le monde militant avec Sylvie Ollitrault), sociaux (les Français issus de l'immigration avec Ahmed Boubeker et Nacira Guénif-Souilamas). On voit alors poindre un jeu davantage pluralisé de conceptions de l'individu, dont les traits apparaissent plus flous et variables : le sujet est-il dans la réflexivité identitaire ? dans le calcul stratégique intéressé ? dans la pratique muette de l'habitus singularisé ? dans la subjectivation ?... Mais dans la construction d'un champ de recherches comme celui des sociologies de l'individu, l'univocité des concepts n'apparaît pas dans tous les cas le fil le plus heuristique. Un certain pragmatisme

7. *Ibid.*, p. 738.

8. Selon la catégorisation de Danilo MARTUCCELLI et F. de SINGLY, dans *Les sociologies de l'individu*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2009, p.52-61.

9. Dans L. DUMONT, *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard, 1966.

10. Cf. F. TÖNNIES, *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure* (1^{re} édition 1887), trad. franç., Paris, Retz, 1977.

11. Pour une mise en rapport synthétique de nombre de travaux historiques portant sur les sociétés occidentales, voir C. LE BART, *L'individualisation*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Références – Sociétés en mouvement », 2008.

appelle des stratégies diversifiées en fonction des problèmes et des moments. « Est-ce même toujours un avantage de remplacer une image indistincte par une image nette? L'image indistincte n'est-elle pas justement celle dont nous avons besoin? », interrogeait en ce sens Ludwig Wittgenstein¹². Par ailleurs, qu'elles soient plus ou moins floues ou précises, Jean-Claude Passeron¹³ a bien mis en évidence une des caractéristiques épistémologiques des notions sociologiques : elles revêtent une tonalité analogique, pointant comparativement des ressemblances entre des situations fort diverses par ailleurs (périodes, sociétés, groupes, interactions, etc.), mettant en tension généralisation et spécificités des contextes.

Individus et institutions

Troisième constat engrangé par le colloque de Cerisy : une question en particulier traverse les mises en perspective proposées, c'est celle des institutions. On sait, depuis Michel Foucault notamment, que l'individu n'existe pas par défaut de société ou parce que les institutions, par leur retrait ou leur absence, le laisseraient exister. Il existe au contraire largement grâce à elles, il en est même souvent le paradoxal produit. Pas question donc, comme le rappelle ici même Alain Ehrenberg, de renoncer à la sociologie pour comprendre l'individu. Les institutions fournissent à l'individu des « supports », pour parler comme Robert Castel¹⁴, à même de le constituer en individu. Une fois de plus, on constate la faible fécondité heuristique de l'opposition individu-société : car c'est au contraire, si on suit Tönnies, dans les « sociétés » (non communautaires) qu'existe l'individu (au sens d'individu individualisé). Comme le rappelait Norbert Elias, il ne s'agit pas de « deux choses différentes, comme s'il s'agissait d'une table et d'une chaise¹⁵ ». Les deux n'existent pas l'un sans l'autre, et ce n'est pas du déclin de la première que naît le second, bien au contraire. La question est bien plutôt d'identifier les dispositifs institutionnels qui contribuent à faire exister l'individu. Ceux de « la première modernité », dans le sillage des Révolutions américaine et française (et préparée dans des cercles restreints au cours de la Renaissance, comme le montre Elias¹⁶) sont à peu près identifiés : le droit civil et la propriété individuelle, l'État social, le vote, l'art, l'école, l'Église, le salariat... Mais aujourd'hui, avec « la seconde Modernité » ouverte vers les années 1960? On note, avec raison, la place occupée par la consommation et les médias de masse,

12. Dans L. WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques* (manuscrits écrits vers 1936-1949), trad. franç., Paris, Gallimard, 2004, partie I, § 71, p. 67.

13. Voir notamment J.-C. PASSERON, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, tome XXIII, n° 4, octobre-décembre 1982, et *Le raisonnement sociologique* (1^{re} éd. : 1991), nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Albin Michel coll. « Bibliothèque de "L'Évolution de l'humanité" », 2006.

14. Dans R. CASTEL et Claudine HAROCHE, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001 (réédition poche Hachette, coll. « Pluriel », 2005).

15. Dans N. ELIAS, *Qu'est-ce que la sociologie?* (1^{re} éd. : 1970), trad. franç., Paris, Pandora, 1981 (réédition 1991 en Pocket « Agora »), p. 134.

16. Dans N. ELIAS, *La société des individus* (textes rédigés entre 1939 et 1987; 1^{re} éd. : 1987), trad. franç., Paris, Fayard, 1991 (réédition 2004 en Pocket « Agora »).

par le management néocapitaliste ou par les dispositifs néolibéraux de « flexibilité » du marché du travail. Mais les transformations de l'institution familiale (familles dites « recomposées » ou monoparentales, couples hors mariage, PACS, importance des divorces, etc.), avec les nouveaux droits des femmes, des enfants et des homosexuels, fournissent aussi des ressources importantes au service de formes inédites d'individualisation. On peut saluer ou déplorer ces figures nouvelles, on peut y voir l'expression d'une plus grande autonomie enfin offerte à tous ou au contraire le signe d'un déclin de l'individu sujet. Mais ce sont bien, aujourd'hui comme hier, des institutions qui supportent la fabrication de l'individu. Et le glissement d'une forme à l'autre d'individu signifie aussi, de ce point de vue, le basculement du rapport de forces entre institutions, ou du moins des déplacements dans les composés institutionnels constituant les individus. Ainsi l'individu postulé par le marché néocapitaliste, auquel certes on ne saurait réduire les individus contemporains effectifs, n'est pas l'individu postulé par l'État social, qui lui-même ne résumait pas les individus d'hier.

Plutôt que des jugements unilatéraux et par trop homogénéisants, en termes de « décomposition du lien social », pour les approches les plus négatives, ou d'« avènement de l'individu », pour les approches les plus positives, nous aurions besoin de lectures davantage nuancées, qui retrouvent le sens marxien du caractère contradictoire de la réalité socio-historique¹⁷.

Cerisy ou le bonheur intellectuel

La rencontre d'une partie importante des sociologues français ayant marqué ces dernières années la sociologie de l'individu et de l'individualisme comme l'expression de points de vue décalés venant de philosophes et d'historiens des idées : les Actes du colloque de Cerisy qui vous sont proposés ici offriront un panorama synthétique et pluriel des apports empiriques, théoriques et méthodologiques de ce champ émergent des sciences sociales. En posant des problèmes, en pointant des difficultés, en soulignant des divergences, ils permettront aussi d'ouvrir de nouvelles pistes et de formuler des critiques renouvelées. Nous espérons que cela contribuera à l'élargissement, à la diversification et, partant, à la consolidation dynamique de cet espace de recherches encore fragile et tâtonnant. Mais pour nous c'est avant tout la trace écrite d'un véritable moment de bonheur intellectuel, comme la vie académique en offre peu, qui est posée là. Que tous les participants au colloque (intervenants et spectateurs-discutants), qui l'ont nourri intellectuellement selon des modalités à chaque fois singulières, en soient vivement remerciés, en particulier les animateurs du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, et en tout premier lieu Édith Heurgon.

17. Voir dans cette perspective, quant aux rapports individualisme/néocapitalisme, la notion d'inspiration marxienne de « contradiction capital/individualité », dans P. CORCUFF, « Individualité et contradictions du néocapitalisme », *SociologieS*, (revue en ligne de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française), 2006, <http://sociologies.revues.org/document462.html>].